

Louis-Édouard Pie – Œuvres Sacerdotales

PRÔNE

SUR LE CHARME DE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE, POUR LE IER DIMANCHE DU MOIS DE MAI.

(3 mai 1841)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Quand l'année vient de nous ramener ses jours les plus enchanteurs, quand l'Église vient de demander à la nature l'hymne de ses fleurs et de ses parfums, j'ai besoin de vous parler de celle qui est l'objet de tant d'hommages, j'ai besoin de vous parler de Marie. Nous l'avons mise, cette Vierge sainte, comme un cachet non seulement sur notre cœur, c'est-à-dire sur toutes nos affections, mais aussi sur notre bras et sur nos lèvres, c'est-à-dire sur toutes nos œuvres et toutes nos paroles. Nous croirions ne plus l'aimer assez, si elle ne présidait à la moindre de nos actions, si son nom n'était invoqué et prononcé jusque dans le moindre de nos discours. Oui, Vierge sainte, quelque sujet que nous traitions, nous ne vous perdons jamais de vue. Sur quelque mer que nous naviguions, vous êtes toujours notre boussole et notre étoile. Partout nous aimons à vous rencontrer, à vous saluer, à vous invoquer, à parler au moins en passant de vous, et nous ne sommes jamais plus heureux que quand les circonstances nous donnent lieu de vous choisir pour l'objet direct de nos enseignements ; car vous êtes tout le charme de la religion et de la vérité, tout l'appui de la vie et de la vertu : *In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis.*

Que vous dirai-je donc en ce jour, M. T. C. F.? Mon texte me suffira, et je ne pourrai qu'en effleurer le développement. Je vous dirai que l'Église a été admirablement inspirée en consacrant à Marie les jours les plus gracieux de l'année, parce que Marie est dans la religion ce qu'est le printemps dans la nature. Je vous dirai que Marie est tout le charme de la voie et toute l'espérance de la vie, que ce dogme d'une mère qui est dans les cieux embellit tous les dogmes, toutes les croyances, en même temps qu'il adoucit, qu'il facilite toutes les vertus et toutes les pratiques de la religion : *In me gratia viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis.*

l. Marie est tout le charme de la voie et de la vérité ; en d'autres termes, Marie est toute la beauté du dogme catholique. Pour comprendre cette assertion, tâchons de saisir quelques relations entre le monde naturel et surnaturel

Avez-vous quelquefois médité, M. F., combien le Seigneur est aimable et doux dans ses œuvres ? *Viæ ejus, viæ pulchræ, et semitæ illius pacificæ.* Ses voies sont des voies belles, ses sentiers sont des sentiers pacifiques. Jamais Dieu ne procède sèchement ni durement; ses moyens sont toujours gracieux et suaves. Ce n'est point cet architecte à idées exactes, qui soumet tout à des proportions géométriques, qui ne connaît que les lignes droites et les plans monotones, et dont la froide main, dédaignant les ornements comme autant de superfétations, fait tomber sous la faux impitoyable toute une moisson de fleurs que l'art antique avait poussées, ou les ensevelit sous des enduits plus ou moins précieux, mais d'un genre uni et correct, et par cela même ennuyeux et sans grâce. C'est encore moins cet ouvrier cruellement avide, qui ne croit jamais avoir trouvé un moyen trop rapide et trop violent pour arriver au terme, et qui attelle les éléments les plus dangereux au char de sa fortune. Non, Dieu ne procède point ainsi ; il tend fortement à son but, mais par un chemin orné et paisible; son action est toujours pleine de grâce et de douceur. Il y a dans l'opération divine une poésie féconde ; tout ce qui passe par ses mains, fleurit et se festonne; ses moyens se changent en ornements; on sent que ces œuvres jaillissent d'une source intarissable de grâce et d'amour: *Viæ ejus, viæ pulchræ, et semitæ illius pacificæ.*

Voyez comment Dieu a procédé dans le monde inanimé; voyez d'après quelles lois il a constitué la nature. Admirez, M. F., le riche vêtement dont l'univers sépare en ce moment. Rien n'est plus gracieux et plus doux que la nature. Dieu a caché tous les ressorts de cette grande machine sous des

formes agréablement variées. Oh ! oui, M. F., en présence de toutes ces merveilles que le créateur étale présentement sous nos yeux, c'est bien le moment de s'écrier que ses voies sont belles et que ses sentiers sont doux: *Via ejus, via pulchræ, et semitæ illius pacificæ.*

Toutes ces richesses qui nous étonnent ne sont que des moyens, mais quels beaux moyens! Entre l'hiver où l'on a semé, et l'été où l'on recueillera, voyez quel délicieux printemps ! Dieu aurait pu produire le résultat du premier coup, et faire sortir le fruit du germe même. Mais non, *disponens omnia suaviter*. Entre le germe et le fruit, voyez quels moyens intermédiaires : cette plante, si admirablement organisée, et dont la tige s'élanche avec tant de légèreté ; ce bourgeon qui s'ouvre et se développe, avec des émanations si suaves qu'on ne sait pas si la fleur sera préférable au bourgeon ; cette végétation riche et luxueuse, et ces feuilles dont la verdure enchante et repose si agréablement, la vue ; puis enfin ces fleurs aux formes et aux couleurs si diversifiées, et qui font monter dans les airs des nuages d'odeurs et des colonnes de parfum. Encore une fois, ce ne sont là que des moyens, mais quelle grâce, quelle douceur dans les moyens)

Ce ne sont que des moyens... La fleur éveillée le matin s'endormira le soir, et ne se rouvrira plus dès la deuxième ou la troisième aurore ; bientôt la tige desséchée verra ses feuilles joncher la terre, il ne restera que le fruit. L'homme au cœur sec, l'homme sans poésie et sans amour, se demande pourquoi ce luxe si inutile ? il ne comprend pas pourquoi l'être infiniment sage tend à son but par ses voies si coûteuses et pourquoi il dépense tant de puissance pour de simples moyens, quand le résultat pourrait être obtenu à beaucoup moins de frais. A ses yeux, Dieu est comme un enfant qui s'amuse, comme un prodigue qui dissipe. Cette riche fécondité, ce moelleux de l'action divine le scandalisent presque ; il trouverait bon que Dieu jetât les fruits sur la terre, comme la tempête y jette la grêle et déchaîne les vents. Mais Dieu n'en continue pas moins son œuvre à sa façon, disposant toutes choses avec suavité, et marchant toujours par des voies belles et par des sentiers doux : *Via ejus, via pulchræ, et semitæ illius pacificæ.*

Voilà, M. F., comment Dieu procède dans le monde inanimé, voilà d'après quelles lois il a constitué la nature. Voulez-vous savoir comment il procède dans le monde animé et raisonnable ? voulez-vous savoir d'après quelles lois il a constitué la famille ? Vous ne le trouverez pas moins disposant toutes choses avec suavité, et marchant par des voies belles et par des sentiers pacifiques: *Disponens omnia suaviter. Via ejus, via pulchræ, et semitæ illius pacificæ.*

A côté de l'homme, qui est le chef de la famille et le dépositaire de l'autorité, dont toute la maison aime sans doute, mais aussi craint et respecte les droits et la puissance, voyez cet être plus faible et plus sensible, qui gouverne par le sceptre de la douceur. Dieu venait de créer l'homme, quand il s'est dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Dieu avait démêlé dans le cœur des enfants des hommes un besoin ; il avait aperçu une souffrance qui n'eût pas manqué de se manifester, si un sourire plus tendre, plus gracieux que celui de l'homme, n'avait accueilli l'enfant au berceau, si un être plus faible, et par conséquent plus sensible, n'eût joint son action plus délicate à l'action de l'homme. L'homme est le pouvoir, et le pouvoir a toujours quelque chose d'austère ; à côté du pouvoir qui est fort, il fallait un ministre qui fût doux. Et Dieu a placé la femme à côté de l'homme. L'homme est la tête de la femme, dit saint Paul: *Vir caput est mulieris*. La femme est le cœur de l'homme. L'homme commande avec autorité ; la femme gouverne avec amour. Ce que le pouvoir aurait de dur, le ministre l'adoucit (1).

Cet empire de douceur, la femme peut l'exercer dans la famille avec deux caractères et de deux façons différentes, toutes deux plus admirables l'une que l'autre. Tantôt c'est la jeune vierge, parée de sa grâce et de son innocence, et se servant de ce don céleste pour maintenir l'harmonie par une médiation pleine de charmes. Tantôt et surtout, c'est la mère, la mère chef-d'œuvre de la bonté divine, la mère dont le cœur est un prodige d'amour ardent, de tendresse généreuse, la mère cet être que rien ne peut suppléer, ce trésor le plus précieux que le ciel nous ait donné.

Aussi l'Écriture nous dit-elle que la femme, celle qui comprend sa mission, est tout le charme de la famille, que son front dissipe tous les nuages, que sa parole porte la joie dans tous les cœurs, et que là où elle ne se trouve pas, toute joie s'éteint, et tout est souffrance : *Ubi non est mulier, ingemiscit*

egens. Ce que le soleil est à la nature, le visage de la femme l'est à sa maison; c'est par elle que tout y est disposé suavement, et que la loi de la famille est une loi aimable et pacifique : *Disponens omnia suaviter. Viæ ejus, viæ pulchræ, et semitæ illius pacificæ*. Oh! oui, que ses voies sont belles et que son sentier est doux ! qu'il dispose tout avec suavité, celui qui a semé tant de grâce dans la nature, et qui a mis la femme dans la famille, celui qui a créé les lis et qui a fait des vierges, celui qui a fait sortir le fruit d'une fleur et qui nous a donné des mères : *Disponens omnia suaviter. Viæ ejus, viæ pulchræ, et semitæ illius pacificæ*.

Or, mes très chers Frères, ce que Dieu a fait dans la nature, ce qu'il a fait dans la famille, il l'a fait aussi dans la religion. Dieu n'est pas dissemblable de lui-même ; la même empreinte de ses mains doit se retrouver partout, la même touche, la même facture. Dans la religion qui est son œuvre par excellence, l'ouvrier suprême n'a pas dû être inférieur & lui-même et au-dessous de ses autres œuvres. Dieu, qui a placé entre le germe et le fruit le bourgeon et la fleur, Dieu, qui a semé tant de beautés dans la nature et tant de douceur dans la famille, n'a pas pu être moins libéral dans la religion. La religion doit être Noémi, comme les autres œuvres de Dieu. Dans la religion aussi, il y a une tige sacrée, une fleur qui a produit un fruit béni; dans la religion aussi, il y a à la fois vierge et mère : c'est Marie.

Comprenez-vous maintenant, mes Frères, comment Marie est toute la grâce de la voie et de la vérité; comment elle embellit tout le dogme catholique, puisqu'elle est dans la religion ce qu'est le printemps dans la nature, ce qu'est la femme dans la famille? De cette fleur gracieuse s'échappe un parfum divin qui embaume tout le reste. De sa main à la fois virginale et maternelle, cette femme par excellence, touchant tous les dogmes, les embellit tous, et leur donne une couleur riante. Nos dogmes, mes Frères, sont sévères par eux-mêmes. Hélas! et il faut bien le dire, ils sont durs à porter : *Durus est hic sermo*. Ils pourraient souvent déconcerter l'intelligence et peser lourdement sur le cœur. Oui, je le dis hardiment, retranchez Marie, et la religion prendra une teinte sombre et triste, ce sera une année sans mois de mai, une famille sans mère ; mais, avec Marie, tout reprend la beauté, la grâce et la douceur. Il n'est pas un seul aspect du christianisme, si austère qu'il paraisse, qu'on ne puisse orner et adoucir, en montrant Marie dans un coin du tableau.

C'était là, mes Frères, ce que je vous annonçais: Marie embellissant toutes nos croyances ; je n'ai fait que poser le principe. Il me faudrait maintenant prendre l'un après l'autre tous les points du symbole, et vous montrer comment chacun d'eux s'embellit, s'adoucit par son rapport avec Marie; comme dans la deuxième réflexion que j'ai annoncée, il me faudrait prendre l'une après l'autre toutes les vertus, et vous montrer comment l'exemple et le secours

de Marie les embellit encore et les facilite. Ce plan exécuté en détail serait l'objet d'une longue suite de méditations que peut-être, mes Frères, nous ferons ensemble plus tard. Tâchons seulement d'aborder quelques idées principales.

Tous les dogmes révélés de Dieu, et constituant l'ensemble de la vérité catholique, sont résumés dans le symbole qui nous a été donné par les Apôtres. Or, avez-vous jamais remarqué, mes Frères, quelle belle place Marie occupe dans ce symbole, et combien la part qu'elle y a jette de charme et de douceur sur tout le reste? Mes Frères, une femme, une vierge, une mère dans le symbole! Il y a trois grandes choses dans le symbole, trois grandes choses qui font toute la religion, c'est Dieu, Jésus-Christ, et l'Église. Or Marie y apparaît embellissant Dieu ; elle est associée à la Trinité, embellissant Jésus-Christ ; elle est le complément de l'incarnation, embellissant l'Église, elle est l'esprit du sacerdoce.

Je crois en Dieu, en Dieu le Père, en son Fils unique, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. Voyez vous, mes Frères, voyez-vous Marie, voyez-vous la femme, la vierge, la mère, mêlée dans le symbole aux trois divines personnes et aux plus étonnants mystères ? Voyez-vous la très sainte Vierge dans la Trinité même ? Et elle y est, non pas en étrangère, mais comme en famille, et avec les rapports les plus étroits et des titres incomparables : épouse du Père dont elle partage la fécondité, mère du Fils qu'elle conçoit et met au monde, compagne virginale de l'esprit Saint qui dépose ce fruit sacré dans ses entrailles. Ah ! que Dieu s'embellit, s'adoucit à mes yeux!

Je crois en Dieu, Père. Sans doute, sa qualité de Père me plaît, me sourit; mais à côté de lui, n'y a-t-il donc pas aussi une mère? Il n'est pas bon qu'il soit seul, disait Dieu, en parlant de notre premier père. Or, s'il est dans la nature de l'enfant, de l'homme, d'avoir besoin d'une mère: *Ubi non est mulier, ingemiscit egens*, il est par conséquent dans la nature de ce même homme de vouloir retrouver la mère partout, et de la chercher jusque dans la religion et dans les deux. Je crois en Dieu, le Père. Mais ce Père éternel, dans le temps a partagé sa fécondité avec une femme; cette femme est Marie.

Je crois en Dieu tout-puissant. J'admire cette toute-puissance, mais elle m'effraie. Je voudrais un Dieu tout bon, et cela est impossible; il lui faut la justice, la vengeance de sa bonté outragée. Comment donc faire ? Dieu invente un moyen de dérober à sa justice en faveur de sa miséricorde ; il invente Marie toute bonne, toujours bonne, rien que bonne, et dont la toute-puissante prière vient arrêter le bras de sa justice et briser le glaive entre ses mains.

Je crois en Dieu, créateur du ciel et de la terre. Mais dans ce ciel que votre main, ô Dieu créateur, a étendu comme un pavillon au-dessus de nos têtes, vous y avez mis deux grands astres: *Luminare majus, ut præesset diei, et luminare minus, ut præesset nocti*: le soleil astre des jours, et la lune qui préside aux nuits, astre plus doux et dont la lumière se laisse fixer de nos yeux. Or, ô mon Dieu, ce que vous avez mis dans ce firmament visible, je le cherche dans le ciel des cieux. Vous y êtes le soleil rayonnant de gloire dont l'éclat m'éblouit; j'y veux un astre plus doux que ma faible paupière me laisse contempler : *Luminare minus*. Or, M. F., voilà ce que le symbole nous montre dans le firmament du dogme catholique : deux astres, dont l'un semble tempérer les feux brûlants de l'autre, Dieu et Marie: *Luminare majus et luminare minus*.

Je crois en Dieu, créateur du ciel et de la terre. Mais encore une fois, ô mon Dieu, sur la terre vous avez donné à l'homme la femme pour épouse, pour sœur, pour mère. Y aura-t-il quelque chose de correspondant dans les cieux? Oui, là se trouve la femme, vierge, mère. C'est ainsi, M. F., que ce premier dogme du symbole est embelli par Marie. C'est la femme, la vierge, la mère, venant mêler ses charmes au dogme même de la Trinité. C'est Marie associée à Dieu. Dieu est plus aimable, quand on sait qu'une femme, qu'une vierge, qu'une mère est assise à ses côtés. Oui, Seigneur, vous disposez tout avec suavité; vos voies sont des voies belles, et tous vos sentiers sont doux : *Disponens omnia suaviter. Viæ ejus, viæ pulchræ, et semitæ illius pacificæ*. Oui, Marie, en vous est toute la grâce de la voie et de la vérité, en vous est tout le charme de la religion et de ses dogmes : *In me gratia omnis viæ et veritatis*.

Marie embellissant Dieu, elle est associée à la Trinité; vous venez de le voir. Marie embellissant Jésus-Christ elle est le complément de l'incarnation, et la dernière expression de l'union contractée par Dieu avec la nature humaine.

Le temps ne me permet pas le détail. Allez à la crèche, «t dites-moi si l'enfant nouveau-né n'est pas plus beau entre les bras de la Vierge, sa mère; dites-moi si cette fleur n'est pas plus gracieuse, quand vous la voyez sur sa tige. Allez au Calvaire, et dites-moi si cette scène de douleur n'est pas plus attendrissante, quand vous voyez la mère au pied de la croix de son fils. Pénétrez dans les deux, et dites-moi si auprès de ce médiateur, de cet avocat, vous n'êtes pas heureux de trouver sa mère, qui est aussi la vôtre, et qui intercède pour vous. Allez au pied des tabernacles, et dites-moi si le Sauveur qui réside sur l'autel, ne nous semble pas merveilleusement complété par l'image de Marie qui le surmonte.

Oui, M. F., la maternité divine est un admirable complément de l'union hypostatique. Par l'Homme-Dieu, et par la femme, mère de Dieu, le mystère de l'incarnation a saisi toutes les avenues de notre cœur, répondu à tous les sentiments et à tous les besoins de notre être. Dieu, voulant s'incarner, a dû se faire homme : le sexe d'Adam a dû seul être l'objet direct de l'union hypostatique ; mais la femme n'a pas été étrangère à cette grande union, et si elle n'a pu, ni dû en être l'objet, elle en a été le moyen. Dieu s'est fait homme, et une femme a été mère de Dieu. Le Dieu fait homme, par sa nature divine, peut encore nous apparaître redoutable. La Vierge, mère de Dieu, qui par ce titre a tant de puissance, et qui d'autre part n'a que notre nature, ne peut nous apparaître que bonne, douce et

aimable. Elle est, comme dit saint Bernard, pure de la divinité : oui, relativement à nous, c'est un titre de plus, c'est un mérite à elle de n'être pas Dieu; elle en excite davantage notre confiance et notre amour: *Pura siquidem in Maria humanitas, non modo pura ab omni contaminatione, sed et pura singularitate naturæ*. C'est ainsi que Marie embellit, adoucit Jésus, et qu'elle est la dernière perfection de ce grand mystère de l'incarnation qui a pour objet d'unir, de fondre le ciel avec la terre, Dieu avec l'homme, et d'établir un commerce d'amour et un échange de douce familiarité entre la Trinité et la création.

Marie embellit l'Église, elle est le type de l'esprit sacerdotal. Avez-vous remarqué quelquefois, M. F., combien l'Église est suave et douce dans tout ce qu'elle fait, dans tout ce qu'elle inspire ? Avez-vous remarqué combien ses voies sont belles, et ses sentiers pacifiques ? Et quoi d'étonnant ! L'Église est sur la terre la personnification de la religion. Or comment ne serait-elle pas gracieuse, comment ne serait-elle pas douce., celle qui représente ici-bas une religion qui reconnaît Marie pour sa reine ? Et le sacerdoce, qui est l'Église dans sa partie la plus élevée, comment ne serait-il pas suave et doux? Oh! que le prêtre est bien ramené sans cesse à l'esprit de grâce, d'onction, de tendresse, quand il aperçoit, au-dessus de l'autel où il célèbre, une femme, une vierge, une mère. Qu'il comprend bien alors cette parole qu'un de nos plus grands pontifes de l'Église de France a prononcée, savoir: que le prêtre doit être père, ce n'est pas assez, qu'il doit être mère.

Qu'il comprend bien cet enseignement du grand Apôtre parlant au jeune prêtre Timothée : Dans votre ministère, lui dit-il, ne reprenez pas le vieillard, mais usez de prière envers lui comme envers un père : *Seniorem obsecra ut patrem*; traitez les jeunes gens comme vos frères, les femmes avancées en âge comme vos mères, celles qui sont plus jeunes comme vos sœurs, en toute pureté : *Juvenes ut fratres, anus ut matres, juvenculas ut sorores, in omni castitate*. Oui, M. T. C. F., le dogme catholique d'une femme vierge et mère donne à l'action de notre sacerdoce une vertu de douceur suavement virginale et courageusement tendre, qui ne se trouve point ailleurs. Seule sur la terre, l'Église catholique enseigne et agit avec ce charme, cette grâce, cette beauté, cette générosité, cet amour, parce que seule elle s'inspire des enseignements et des vertus de la Vierge Marie, en qui est toute la grâce de la voie et de la vérité: *In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis* (1).

II. Arrêtons-nous ici, M. F. :je n'ai traité que la moitié de mon sujet. Vous avez vu Marie embellissant les dogmes ou les croyances; j'aurais à vous montrer Marie embellissant, facilitant toutes les vertus et toutes les pratiques. J'aurais à vous montrer le dogme d'une Vierge mère, imprimant au christianisme un sceau si ineffaçable de pureté et d'amour, que tout chrétien qui a seulement pendant quelques années de sa vie aimé cette Vierge mère, se sent à tout jamais ensuite ramené vers cette religion comme vers

(1) Développements : Protestantisme triste... je le crois bien... ils ont chassé la mère de la famille, ils l'ont supprimée: *Ubi non est mulier, ingemiscit egent*. (Note de M. l'abbé Pie.)